

Zeitschrift: L'Émilie : magazine socio-culturelles
Herausgeber: Association Femmes en Suisse et le Mouvement féministe
Band: [95] (2007)
Heft: 1510

Artikel: Ces pesticides qui tuent en toute impunité
Autor: Dussault, Andrée-Marie
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-283122>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Ces pesticides qui tuent en toute impunité

Ils sont censés nous protéger et pourtant ils polluent l'environnement et portent atteinte à notre santé, en particulier à celle des femmes. Un groupe d'environnementalistes féministes brise le silence sur une industrie controversée⁽¹⁾. Enquête.

ANDRÉE-MARIE DUSSAULT

Qui suis-je? Chaque année, des milliards de kilogrammes de mes particules chimiques sont délibérément répandus dans l'environnement, intoxiquant la faune, la flore, l'air, l'eau et les sols, infiltrant la chaîne alimentaire et se stockant dans vos corps. Parmi le nombre, toujours croissant, de produits chimiques existants, je représente la famille qui a pris le plus d'expansion ces quatre dernières décennies. Environ mille de mes ingrédients actifs sont utilisés, combinés en dizaines de milliers de produits. Enfin, mon utilisation intensive a radicalement transformé l'agriculture – le principal secteur économique de la plupart des pays en développement – augmentant la production de nourriture certes, mais au détriment de votre santé et de l'environnement. Je suis ceux que la scientifique Rachel Carson qualifiait en 1962 dans son ouvrage phare, *Silent Spring*⁽²⁾ les «élixirs de la mort»: les pesticides.

Dans les pays en développement, quelque 50 millions de personnes travaillent dans les plantations, en contact direct avec les pesticides, tandis qu'un autre 500 millions y sont exposés via l'agriculture traditionnelle et le travail saisonnier. La pauvreté, le manque de ressources, l'absence d'informations et de politiques de régulation adéquates font qu'il est pratiquement impossible d'utiliser ces produits chimiques dangereux de manière sécuritaire. D'autant que «la plupart de celles et ceux qui mélègent et appliquent les pesticides sont analphabètes ou presque», souligne Marion Moses, fondatrice du «Pesticide Education Center à San Francisco». Et même s'ils savaient lire, les étiquettes ne sont généralement pas dans leur langue d'origine.» Sans compter, ajoute-t-elle, que certains travailleurs n'ont jamais entendu parler de masques ou d'habits de protection, ou ne peuvent pas se les payer. Pour d'autres, changer de vêtements relève tout simplement de l'impossible.

Se suicider au pesticide

De sorte que les conséquences sanitaires provoquées par ces «élixirs de la mort» sont nombreuses; parmi elles, citons les cancers, les problèmes reproductive, les malformations de naissance et l'affaiblissement du système immunitaire. Les empoisonnements involontaires sont nombreux, eux aussi: une estimation de l'EPA (Environmental Protection Agency), basée sur une extrapolation, recensait entre 10'000 et 20'000 cas d'intoxication sévère chaque année aux Etats-Unis. Une estimation revue à la baisse selon Barbara Dinham, directrice du «Pesticide Action Network» au Royaume-Uni: «Ces chiffres sont probablement sérieusement sous-estimés affirme-t-elle, car les cas recensés impliquent que la personne affectée a identifié la source de l'empoisonnement, qu'elle a cherché à le traiter, qu'il a correctement été diagnostiqué par un médecin, qu'une investigation a été menée et que le cas a été soumis aux autorités». En fait, les pesticides sont parfois tellement toxiques que des désespéré-e-s les boivent pour se suicider!

Les femmes souffrent davantage que les hommes des conséquences des pesticides. Parce qu'elles représentent les couches les plus précaires des sociétés, et sont donc plus exposées aux produits bon marché, parfois périmés. Egalement parce qu'elles sont quasi ignorées de la recherche et des politiques: «la thèse qui prévaut parmi les chercheurs, les épidémiologistes et les acteurs politiques est que les femmes sont moins exposées aux pesticides puisque la tâche de les disséminer revient généralement aux hommes», explique Barbara Dinham. Or, les femmes sont aussi exposées indirectement de diverses façons: lorsqu'elles travaillent dans des champs qui viennent à peine d'être arrosés, quand elles sélectionnent ou emballent des fruits et des légumes fraîchement aspergés, ou encore, lorsqu'elles lavent des vêtements infectés.

La recherche biaisée

Selon la directrice du Pesticide Action Network, la recherche sur les pesticides s'intéresse peu aux impacts différenciés sur les sexes et pratiquement aucune statistique ventilée par le genre n'est disponible. Cependant, «après des décennies de négligence scientifique et publique, l'impact des pesticides sur la santé de l'autre moitié de l'humanité commence à émerger», relève Marion Moses. En revanche, les estimations de risques toxiques vérifiant la sécurité d'un pesticide sont souvent fondées sur des expériences menées exclusivement auprès d'hommes blancs européens, déplore-t-elle, alors que dans les faits se sont des Africaines souffrant de malnutrition qui y sont exposées...

En dépit des discriminations sexistes qui les rendent plus vulnérables, les femmes réagissent différemment aux pesticides pour des raisons d'ordre biologique. Leur métabolisme les prédisposent à des effets secondaires encore plus néfastes que pour les hommes. Même lorsqu'elles sont exposées aux mêmes quantités de pesticide que les hommes, les femmes stockent naturellement plus de matériel toxique soluble dans leurs tissus adipeux. Enfin, les conséquences dramatiques des pesticides s'étendent également à la sphère sociale. Par exemple, dans les sociétés où les croyances liées à la sorcellerie prévalent, les effets sanitaires engendrés par les pesticides, par exemple la stérilité masculine, ne sont pas toujours reconnus comme le résultat de l'exposition aux toxines, mais comme celui d'un sort. Un sort jeté sur celle dont le mari est stérile...

Notes:

(1) Lire l'ouvrage collectif édité par Miriam Jacobs et Barbara Dinham: *Silent Invaders: Pesticides, Livelihoods and Women's Health*, Inde, 2004.

(2) Rachel Carson, *Silent Spring*, Boston, éd. Houghton Mifflin, 1962.

Une approche différenciée

Les différences de genre, en ce qui concerne les pesticides, ne se résument pas aux effets qu'ils exercent. Selon Meriel A. Watts, directrice de la «Soil and Health Association» en Nouvelle-Zélande, l'approche masculine et féminine au moment du choix – ou non – des produits chimiques diffèrent : «les hommes s'orientent plus volontiers vers les pesticides chimiques», explique-t-elle, tandis que les femmes tendent davantage à choisir les produits plus naturels». D'ailleurs, fait valoir la directrice, le mouvement «anti-toxic» initié aux Etats-Unis dans les années 80 était essentiellement mené par des activistes féminines. Les raisons invoquées pour expliquer cette tendance sont multiples : ce sont les femmes qui portent les enfants, lesquels souffrent des séquelles des pesticides ; en défiant le statu quo, celles-ci ont moins à perdre que les hommes ; enfin, elles seraient moins impressionnées par la technologie. Par ailleurs, une étude menée en 1997 par des membres de la «British Toxicological Society» a démontré que les toxicologues féminines jugent les risques liés aux produits chimiques plus élevés que leurs collègues masculins.

Une industrie florissante

«Les effets de produits toxiques comme l'alcool ou le tabac sont connus. Dans la plupart des pays, ils sont soumis à une stricte législation», soutient Clare Short, dans la préface de l'ouvrage collectif *Silent Invaders*. En revanche, ajoute-t-elle, pour ce qui est des pesticides, il s'agit d'une toute autre histoire. «Alors que des doutes et une connaissance même partielle devraient inciter à une approche prudente et conservatrice, avance Barbara Dinham, directrice du Pesticide Action Network au Royaume-Uni, les politiques peinent souvent à prendre des mesures concrètes de prévention avant qu'une «certitude scientifique» soit établie quant aux dangers potentiels d'une particule chimique».

Cette approche se révèle risquée car les données scientifiques demeurent pour l'essentiel fragmentées, limitées et parfois même contradictoires. A titre d'exemple, la toxicologie n'a pas réussi à détecter l'impact néfaste des pesticides organochlorinés persistants qui ont été déversés sur le marché dans les années 40-50. La capacité de certains à bouleverser le système hormonal humain n'a pas été reconnue avant 1990 et les plus dangereux d'entre eux ont été interdits de production en 2000 seulement.

En effet, ce n'est que ces dix dernières années que des outils législatifs ont été adoptés (1) pour réguler le marché des pesticides. De surcroît, ces instruments semblent en profond décalage avec la réalité sur le terrain. Notamment parce que les pesticides, aujourd'hui bannis par ces conventions, sont depuis belle lurette répandus sur toute la planète. Ils sont bien intégrés à la chaîne alimentaire et présents dans nos organismes. Par ailleurs, d'énormes quantités de pesticides obsolètes sont stockées ci et là. En Afrique, selon Miriam Jacobs, nutritionniste et toxicologue, jusqu'à 50'000 tonnes de vieux toxiques reposent, «souvent dans de vieux containers non étanches et contaminent le sol, l'eau et l'eau».

Le poids de l'industrie des pesticides peut expliquer la frilosité des instances politiques et de la communauté internationale à agir dans l'intérêt général : selon les chiffres du Pesticide Action Network au Royaume-Uni, l'industrie du pesticide représente 30 milliards de dollars de chiffres d'affaires annuel. Elle pèse tellement lourd que l'étude des formes de contrôle des pesticides chimiques a supplanté le bio-contrôle dans les universités, les compagnies agrochimiques constituant les principaux bailleurs de fonds de la première...

Note :

(1) La Rotterdam Convention on Prior Informed Consent in Trade in Hazardous Chemicals en 1998 et la Stockholm Convention on Persistent Organic Pollutants en 2001.